

SOIRÉE ALLEMANDE

*Le silence, endormeur, pèse dans l'air serein
Sur la tranquillité des pics aux sommets roses,
Et l'absence de chants ou joyeux ou moroses
Attriste les flots bleus du Danube et du Rhin.*

*Aussi, la morne nuit, joyau d'un noir écrin,
Allonge un reflet d'ombre aux fronts pâles des roses,
Quand là-bas, le couchant qui pleure sur les choses,
Traîne son voile azur, splendide et purpurin.*

*Pur-delà les grands monts aux crêtes inconnues,
La lune, mollement, verse du fond des nues
Le très vague du songe et les tristes sommeils,*

*Et contemple sous elle, en scènes ironiques,
Entre vos foyers d'or, ô nocturnes soleils !
La féroce beauté des plaines germaniques.*

Arthur de Bussières

AIMER, C'EST VIVRE

Aimer, c'est souffrir !

Et, tout un long moment, ces trois mots couronnant un délicieux article ciselé avec l'exquise délicatesse d'une âme admirablement douée, me firent rêver, pourtant.

Aimer, c'est souffrir... Mais l'amour n'est-ce donc pas ce mystérieux flambeau illuminant d'une lueur d'au-delà, les difficiles sentiers où, sans ce réconfortant mirage mettant des reflets charmeurs aux épinés mêmes qui blessent et dorant jusqu'aux durs cailloux du chemin, le mortel découragé dès l'abord, voudrait mourir aux premières meurtrissures... L'amour, n'est-ce pas la goutte de nectar jetée par un Dieu compatissant dans le calice de la vie pour en atténuer l'amertume ?

Et pourquoi donc ce sentiment divin dans son essence serait-il inséparable de la douleur ?

Ah ! je comprends qu'une âme avide de se prodiguer qui, trompée par de séduisants dehors, a égaré sa tendresse sur un être indigne d'un si grand bien, souffre amèrement d'un cruel réveil : je conçois, alors, les sanglots déchirant un cœur où l'illusion se meurt, où l'espoir agonise ; le tressaillement des lèvres où un dernier écho du nom de l'ingrat vibre encore, des pleurs brûlant des yeux où son image pâlit ; mais pourquoi des larmes dans une affection partagée, unissant par des liens indicibles et doux deux personnes faites pour se comprendre ?

Sans doute, un nuage obscurcissant le front de l'aimé ne peut manquer de faire lever dans l'esprit de l'amante une pensée inquiète ; mais quelle ineffable compensation, aussi, que la flamme d'un œil reconnaissant répondant à la sollicitude d'un regard soucieux !

Non, la souffrance n'est pas nécessaire à l'amour versant éternellement et partout les sourires de la félicité ; mais l'amour, c'est le rêve idéalisant la matière et poétissant la souffrance même.

Parfois la jalousie, s'unissant dans un cœur à la violence d'une passion où les sens ont toutes parts, peut faire éclore, peut être, ces désespoirs sans frein étonnant la vertu candide ; mais là n'est pas l'amour, l'amour pur dégagé de toutes considérations matérielles et égoïstes, l'amour vrai, enfin ; puisque la confiance, l'abandon et le besoin de se dévouer sont le premier et le plus bel apanage de l'amour !

La douleur n'est pas à celui qui aime et se sent aimé, mais à cette âme délicate et ardente qui, par son raffinement même, isolée jusqu'au sein des foules, cherche vainement l'âme-sœur devinant sans qu'on les lui dise les secrets orages et les intimes fêtes. Trop fière pour goûter des hommages vulgaires qui ploient le genou devant elle, les abîmes de tendresse qu'elle cache en ses replis lui sont un talisman contre les mesquins calculs qui bouleversent le monde sous ses yeux ; toute à la poésie de son rêve, elle ne comprend pas que des êtres comme elle, jeunes et bons, puissent préférer au bonheur d'une affection réciproque le brillant, souvent faux, d'un nom ou d'une fortune.

Aimer, c'est vivre ! La vie sans l'amour, c'est le

désert brûlant que n'égaie pas une verte oasis, c'est le printemps sans oiseaux et sans fleurs, c'est le jour sans soleil, c'est la nuit sans étoiles.

L'abbé le Courtier a dit des femmes : "L'abnégation avec toute son énergie de sacrifice, le dévouement avec toutes les délicatesses de la charité, constituent le caractère de la femme ; c'est son instinct, sa force, sa grandeur et sa grâce."

Il est donc aussi indispensable à une femme d'aimer et de se dévouer, qu'il lui est nécessaire de respirer.

L'homme, ne vivant pas ainsi qu'elle uniquement par le cœur, laisse, en son existence, moins de place à l'amour : ce qui est chez elle l'essence même de la vie, n'est chez lui qu'un accessoire qu'il peut, sans cesse, selon les froids conseils de la raison... de l'intérêt modifier ou sacrifier.

On a dit de la reconnaissance qu'elle est comme ces liqueurs d'Orient qui ne se gardent qu'en des vases d'or. Ainsi en est-il, je pense, de l'amour vrai. Seule une âme d'élite, une âme chaste que n'agitent pas d'impures tempêtes et que ne troublent pas de basses ambitions peut en concevoir les sublimes dévouements et la constante ferveur.

Voilà pourquoi, quand il m'arrive d'entendre quelque part une voix mâle exalter l'amour, en moduler les douces mélodies, surprise et charmée par ces notes d'une énergie plus vibrante, plus grave, plus touchante, je me sens tentée de crier à l'artiste inconnu :

"O toi qui chantes l'amour, es-tu donc un ange ? Chante, chante encore, chante toujours : tes refrains ont des accents ineffablement doux ; ils résonnent à l'oreille ainsi qu'un pur écho des symphonies célestes. Ils font lever dans ma pensée tout un essaim de rêves blonds reposant à l'ombre de pieux souvenirs et attendant pour s'éveiller la caresse nouvelle d'un chaud soleil : où la mélancolie battait son aile sombre, ils font voler l'espérance ; à côté des cyprès, ils font éclore d'odorantes fleurettes."

Aimée Patrie

PÈLERINAGE

Nos lecteurs sont, je n'en doute pas, très sympathiques à ces manifestations toutes pieuses et toutes pacifiques appelées pèlerinages.

N'est-ce pas un des signes les plus consolants de notre temps, que cette revendication des croyants au droit à la prière ? N'est-ce pas infiniment touchant de voir une longue procession s'avancant gravement, d'un pas ferme, l'air sérieux et recueilli, à la file les uns des autres, observant une subordination évidente à l'égard des plus âgés et des plus respectables ? De temps en temps, ils murmurent doucement quelques prières, ou chantent quelques cantiques. On voit, à leur démarche, que la fatigue commence à les atteindre, mais sans les décourager. Cette simplicité, cette abnégation, ce sacrifice, ne sont-ils pas admirables ? Quel motif les guide dans ce voyage, si ce n'est la foi ?

Ce printemps, la température n'était pas beaucoup propice aux pèlerins, cependant plusieurs ont été fidèles, et Sainte-Anne de Beaupré a vu paraître chaque semaine de pieuses réunions au saint rendez-vous.

Le voyage est des plus agréables lorsqu'on s'y rend par le bateau. Notre beau fleuve Saint-Laurent est véritablement enchanteur. Rien de plus féérique que ses rives fleuries abritant de jolies villas qui se mirent coquettement dans les eaux.

En arrivant à Sainte-Anne, un spectacle ravissant nous est réservé. Nous avons en face de nous d'immenses montagnes, les Laurentides, derrière lesquelles le soleil disparaît doucement dans la splendeur de sa royauté. Les bords de cette masse noire faiblement illuminés dessinent un cadre irrégulier, mais grandiose. Encore quelques instants et le crépuscule fera sa complète apparition. La flèche de l'église se découpe sur le fond azuré du ciel, la teinte rose de l'horizon monte en se fondant dans le bleu argenté du zénith. Ce sont

de vrais oiseaux du bon Dieu qui gazouillent dans les saules et les érables ; ce sont de vrais canards sauvages, qui, le cou tendu et l'aile sifflante, attirés par les familles de palmipèdes sédentaires, tournoient dans l'espace.

A l'arrivée de notre bateau, des accords se font entendre. Une dizaine de musiciens établis sur le quai, (qui est bien un peu vieillot et trop long à mon goût) tirent de leurs instruments de cuivre des sons d'une parfaite justesse. C'est un de ces beaux vieux cantiques dont la phrase musicale absolument élémentaire ne tient pas longtemps l'auditoire en suspens ; mais une harmonie mélodieuse lui procure un sentiment de bien être et de repos indéfinissable.

Bientôt la cloche paroissiale salue, elle aussi, notre arrivée. Hâtons-nous et pénétrons avec foi et confiance dans ce temple béni rempli de reliques, d'ex-voto et de dons de toutes sortes. Parmi les objets précieux qui forment le trésor d'antiquités de ce sanctuaire, figure une belle chasuble brodée par la main royale d'Anne d'Autriche, la mère de Louis XIV. S.S. Léon XIII envoya, il y a quelques années un magnifique tableau. Le marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle France, fit aussi don d'un tableau dû au pinceau de Lebrun.

Des vitraux peints, d'une grande beauté, ornent le chœur. Les chapelles latérales sont aussi très riches et très belles, mais ce que j'ai aimé surtout, c'est la magnifique statue de la bonne sainte Anne. Elle est en dehors du sanctuaire et semble nous inviter à nous approcher tout près d'elle. Comment résister à cette tendre invitation ? Pourquoi ne pas aller se jeter à ses pieds et prier avec ardeur cette chère patronne de notre pays ? La prière, n'est-ce pas un chant de reconnaissance et d'amour qui s'élève de nos cœurs heureux, joyeux ou tristes, si vous voulez, mais aimants toujours... Combien de fronts, de ces fronts brûlant de désespoir, le bon vent de la prière n'a-t-il pas rafraîchis ?...

A gauche de l'église se trouve le vieux temple. J'y ai remarqué d'antiques tableaux ; l'un d'eux rappelle une délivrance remarquable : Le Héron, vaisseau du roi, sur le point de sombrer. Il date, je crois de l'an 1660.

Un peu plus loin, se trouve la Scala Santa où se fait la procession et la prière à haute voix. Rien n'est plus imposant que ce touchant concert et ces groupes pieux s'arrêtant successivement à chaque marche. En contemplant ces hommes, ces femmes, ces enfants à genoux sur la dalle froide, invoquant la souveraine Miséricorde, ne prenant garde ni à leurs voisins, ni à eux-mêmes, on est ému et édifié, on se surprend à former des vœux pour tous ces pèlerins, toutes ces âmes d'une même race, rapprochés un instant dans la communion d'un même acte de foi, et destinées à s'éloigner pour ne plus se revoir jamais. C'est ce que j'ai ressenti et c'est aussi ce qui me fait m'écrier : *Annuaire Dominus omnes petitiones tuas !*

faucille

RÉGAL LITTÉRAIRE

Sous peu, nous commencerons la publication d'un joli feuilleton, fort bien illustré, qui, nous n'en doutons pas, plaira à nos aimables lectrices, à nos fidèles lecteurs.

Nous reviendrons sur ce sujet la semaine prochaine.

LE LIERRE ET LE ROSIER

Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille, Voit un petit rosier et se rit de sa taille ;

L'arbuste lui répond : " Apprends que sans appui

J'ai su m'élever par moi-même ;

Mais toi, dont l'orgueil est extrême,

Tu ramperais encor sans le secours d'autrui."

LE BAILLY.